

LA DRÔLE DE GUERRE

MOURIR POUR DANTZIG ?

La guerre cogne à nos portes ! D'inquiétants nuages noirs venus de l'Est s'amoncellent sur nos têtes. Vont-ils s'abattre en ouragan sur nous qui depuis des mois vivons dans un si lourd climat de crises intérieures et de tensions internationales ? Les Alliés sont incapables de s'opposer à l'agressive soif d'annexions germano-italiennes. Après la Rhénanie, l'Autriche, les nazis occupent entièrement la Tchécoslovaquie; en mars 1939, ils envahissent Memel¹ ; en avril, après l'Ethiopie et le massacre des guerriers du Négus, Mussolini lance ses troupes à l'assaut de l'Albanie !

Renforcé de tant d'armes et de matières premières tchèques et autrichiennes, récupérées gratuitement et sans combattre, c'est vers Dantzig qu'Hitler tourne les dents ! Au nom de «l'espace vital nécessaire à l'implantation de la vigoureuse race germanique spoliée à Versailles en 1919», il conteste les droits de la Pologne sur ce corridor qui sépare l'Allemagne de la Prusse Orientale. La guerre nous menace, car un pacte d'assistance nous lie aux Polonais. Quelles possibilités d'accord existe-t-il avec cet Hitler pour qui les traités internationaux sont des chiffons de papier et qui désavoue le lendemain ce qu'il signait la veille ?

Ça barde à Dantzig ! Les nazis violent sans vergogne le territoire polonais, ils massent de nombreuses troupes à ses frontières. Les gouvernements français et anglais avertissent Hitler qu'ils défendront la Pologne ! Nous maintenons la classe libérable, nous portons le service militaire à trois ans et rappelons des réservistes. On les voit partout, en ville, autour des gares, avec leurs casquettes, leurs musettes, leurs petites valises. Polonais, Belges et Hollandais convoquent aussi leurs soldats. Même les Suisses mobilisent. Les Britanniques vivant en France rentrent chez eux, les Allemands quittent l'Angleterre.

Notre journal «Le Phare», réduit de huit à six pages, en consacre trois «aux événements». Tous les concours de pêche, réunions sportives, sorties à la mer, excursions, fêtes diverses sont repoussés à des dates ultérieures... En raison des circonstances !

Sombrement, partout, au travail, dans les cafés, les adultes très inquiets s'interrogent: «Se battra-t-on pour les Polonais ?». Les Français divisés ne souhaitent pas tous «mourir pour Dantzig !». Des pacifistes s'écrient: «Tout accord est préférable à la guerre !

Des décidés clament: «Un seul moyen d'arrêter Hitler, par les armes !». Des optimistes espèrent...: «L'appel des réservistes, c'est une fausse alerte». Des anciens combattants traumatisés par 14-18 craignent de se retrouver face aux Allemands revanchards, et l'un d'eux affirme : «A nous troufions, les mutilations, le casse-pipe, à des malins jamais montés en première ligne, les médailles, les honneurs ! J'en ai trop vu à Verdun, je préfère être un vaincu vivant qu'un vainqueur mort !» D'autres répliquent: «Quand faut y aller, on y va, comme en 14 ! On les aura les Boches !»

Le pape, Roosevelt, tous les grands de ce monde en appellent à la sagesse des hommes. Pourtant sans déclaration de guerre, Hitler lance ses troupes à l'assaut de la Pologne. Mais le moral des Polonais est formidable, leur invincible cavalerie va très vite les conduire à Berlin !

En France, on s'arrache les journaux, où une énorme manchette barre la première page: «Mobilisation Générale des Armées de Terre, de Mer et de «l'Air». Les affiches à drapeaux tricolores, les émissions de T.S.F. rappellent cet ordre. Des attroupements se forment, les cafés

¹ Port en Lituanie.

sont envahis, les stratèges y palabrent. Les visages sont catastrophés, plus personne n'a le cœur à travailler. Certains espèrent encore: «La Mobilisation Générale, ce n'est pas la guerre!». Les hommes comparent leurs livrets militaires: «Je suis de la classe 30, je file ce soir!»... «Moi, de la 20, ce sera dans trois jours!».

Les mobilisés règlent des affaires urgentes, ils dévalisent les marchands de brodequins, boivent une dernière chopine, serrent les mains. Rejoints par les épais bataillons des gars de la campagne, ils gagnent les trains, escortés d'enfants en pleurs, de femmes aux yeux rouges, qui ont préparé, l'esprit ailleurs, valises et casse-croûte.

Malgré notre insouciance de gamins, nous n'échappons pas à cette pesante atmosphère créée par tous ces départs. Nous en causons sérieusement entre nous, quand un de ces mobilisés s'est arrêté pour nous dire:

-Les gars, je pars à la guerre, je sais pas si j'en reviendrai, mais c'est aussi pour vous que j'y vais!

Je ne l'ai jamais revu mais je m'en souviens encore! On recense tous les étrangers vivant chez nous. Beaucoup s'engagent dans la Légion. Un corps d'armée Tchèque est levé, les Italiens s'enrôlent dans une Légion Garibaldienne et les Polonais de France dans une Armée Polonaise.

AUX ARMES CITOYENS !

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre «déclarent la guerre à l'Allemagne». Malgré les affirmations de force résolue face à Hitler, pas de cortèges criant «à Berlin» comme en 14, pas de chants ni d'enthousiasme, mais beaucoup de consternation. Que va-t-il nous arriver? Quand reviendront les soldats? Les optimistes parlent de Noël, pourvu que ce ne soit pas dans quatre ans comme en 18?

Sous-offs et officiers d'active se démènent pour habiller de gros drap kaki tous les mobilisés cantonnés à Nantes, de la bande molletière au calot en passant par la vareuse et la capote. Très vite, ils les équipent de l'harnachement complet du soldat, sentant bon le cuir neuf, et les expédient, casqués, armés, barda sur le dos, en colonne par trois, vers la gare, la ligne Maginot.

Les régiments envahissent les quais, s'entassent par trains entiers dans les fameux wagons a bestiaux hommes 40, chevaux 8». Sans arrêt, de longues files de véhicules camouflés, de canons hippomobiles traversent la ville, montent vers l'Est. Sur notre place, des officiers réquisitionnent pour l'Armée, chevaux, camions, autocars, voitures. Des jeunes remettent, larmes aux yeux, leurs belles motos bien astiquées. Les reverront-ils? Des troufions les peignent en kaki, et en route...

Des trains d'enfants évacués de l'Est sont ravitaillés en gare de Nantes. On met en caisse et déménage vers une destination inconnue les chefs-d'œuvre des musées. On protège de sacs de sable certains monuments historiques. On démonte les vitraux des églises. L'essence est délivrée contre des bons. Des colombophiles remettent leurs pigeons à l'Armée. Il est très difficile de téléphoner.

Contre les attaques aériennes par bombes à gaz, on conseille aux civils d'utiliser, faute de masques, du coton et du fixateur pour photos,, La Défense Passive recense et aménage des caves en abris anti-aériens. Des terrassiers quinquagénaires à larges ceintures de flanelle creusent à la pelle et à la pioche des tranchées en zigzag, étayées et couvertes de plaques de béton, ce sont nos refuges contre les bombes. Les propriétaires doivent débarrasser leurs greniers des objets inflammables et y entreposer seaux d'eau, sable, pelles pour combattre les incendies...

Toujours contre les raids d'avions, il faut obscurcir toutes nos fenêtres, camoufler toutes lumières, masquer les phares des véhicules, même ceux des vélos, sauf une bande d'un centimètre de haut. Dans les rues, on bénéficie de l'éclairage de guerre, les réverbères à gaz sont bleus, comme les lampes électriques dont l'usage est permis sauf en cas d'alerte. Pour éviter les chutes de vitres, on colle des bandes croisées de papier kraft aux fenêtres et vitrines.

Il est interdit de vendre aux militaires du vin à emporter. Les cafés sont consignés, à 20 heures pour la troupe et 23 heures pour les civils. Les rues sont vidées des hommes, on n'en voit plus qu'en uniforme. Avec leurs propriétaires mobilisés, des boutiques et ateliers sont fermés. Alors partout, aidées des vieillards, des adolescents et inaptes, les femmes prennent leur place. Elles dirigent les fermes, s'embauchent dans les usines de guerre, entrent dans les Postes, la S.N.C.F., les mairies. Pour relancer des lignes de trams et bus suspendues, on recrute des conducteurs retraités, des épouses de soldats.

Des fortunés, prévoyant un long conflit, des restrictions certaines, dévalisent les magasins de vêtements, lainages, chaussures. Ils stockent: café, huile, sucre, savon, chocolat. Ils se ruent sur les légumes secs, haricots, pâtes, farines. Ils accaparent des masses de conserves, de confitures. Ils entassent pommes de terre, vins, charbon et tout ce qui se garde. Les pauvres dont nous sommes ne peuvent que dire: «Sans argent, impossible d'acheter, on se débrouillera, on verra !».

Si la censure sabre dans les articles et laisse des blancs dans les journaux, les murs se couvrent d'affiches:

«Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts !»

«Méfiez-vous de la "cinquième colonne" qui poignarde nos soldats dans le dos !»

«Taisez-vous, les murs ont des oreilles !»²

Si en France, le transfert des armées vers le front s'est déroulé suivant les plans prévus, à l'Est les nazis n'ont pas laissé les Polonais se regrouper. Harcelés par des centaines de «Stukas»³, chargés par des milliers de blindés, bombardés par des nuées de canons, attaqués par des centaines de milliers de Fritz qui se ruent d'Allemagne, de Prusse Orientale, de Tchécoslovaquie, nos Alliés opposent leurs cavaliers magnifiques, leurs chenillettes démodées, leur artillerie hippomobile, leurs fantassins héroïques équipés comme en 14... Et ils reculent.

Bien que les meilleures troupes allemandes, leurs chars, leurs avions soient engagés en Pologne, notre État-Major n'entame pas les hostilités. Malgré cette énorme masse de cinq millions de combattants mobilisés, le Grand Quartier Général ne sort chaque jour qu'un très mince communiqué: «Rien à signaler sur l'ensemble du front !». Alors on se rattrape sur cette vaillante et courageuse Pologne, attaquée en plus par les Soviétiques qui veulent récupérer des territoires perdus en 1917, et serrent nos Alliés comme dans une tenaille, entre leur Armée Rouge et les Panzer-Divisionen⁴.

Brutalement, alors que l'on croyait les envahisseurs contenus aux frontières, que rien ne nous avait préparés à cette fin si subite, nous apprenons la reddition de Varsovie après quatre semaines de guerre et le nouveau dépeçage du pays entre Russes et Allemands. Ainsi, la pauvre Pologne, pour qui nous sommes partis en guerre, disparaît totalement de nos journaux et préoccupations.

² «Se taire, c'est servir ! Mobilisez vos langues au service du silence !» «Les bombardiers aussi dangereux que les bombardiers seront emprisonnés !»

³ Avions allemands.

⁴ Divisions blindées allemandes.

MONOTONES VIES D'ENFANTS EN GUERRE

Par un frais matin d'octobre 1939, mon frère et moi nous nous lavons à l'eau froide, dans une cuvette, nous cassons du pain rassis dans nos bols de lait. Nous enfilons nos culottes courtes, nos sarraus noirs et nos galoches : une tige de cuir raide montée sur une semelle de bois que mon père a renforcée de gros clous, doublés aux nez et talons. Elles résonnent sur les pavés comme les sabots ferrés des chevaux ! Avec notre large casquette sur nos cheveux rebelles, notre «carte»⁵ sous le bras, nous reprenons le chemin de la communale⁶.

Nous les gamins, sommes déçus de ce conflit où il ne se passe rien. Dame, on n'est pas tous les jours en guerre dans une vie d'enfant ! Et nous qui escomptions une existence extraordinaire, la grande épopée... Avec des combats aériens sur nos têtes, des troupes parachutées, des rencontres avec les héros médaillés. Nous imaginions d'irrésistibles charges à la baïonnette, des percées-éclair, des victoires «à la Napoléon», avec nos pioupious traversant le Rhin, bousculant les Prussiens et marchant triomphalement jusqu'à Berlin !

Au lieu d'évoquer ces glorieux faits d'armes, nous rédigeons des rédactions sans aucun intérêt: «*Décrivez votre cartable d'écolier; faites le portrait d'un pêcheur à la ligne; présentez votre chat; que dites-vous à un camarade qui jette son morceau de pain ?...*».

Comme si de rien n'était, nous reprenons chaque jour nos traditionnelles dictées : «*Octobre*» de René Bazin, «*En vendanges*» d'André Theuriet, «*Le nouvel élève*» de Gustave Flaubert, «*La pèlerine*» de Jules Romains, «*Le respect du pain*» de Jules Vallès, «*Voilà l'hiver*» d'Erckmann-Chatrian, «*Veillée dans une grange*» d'Honoré de Balzac «*l'Usine*» «*la pluie*» de Pierre Loti «*La Rentrée à l' Usine*» de Maxime Gorki

Comme avant-guerre, nous conjugons à tous les temps, toutes les personnes des verbes du deuxième groupe rougir, haïr, bondir. Chaque matin, nous copions l'habituelle leçon de morale sur: «L'instruction est un trésor, le travail en est la clé», «Fais ce que tu dois, adviene que pourra», Le nom d'un père honoré de tous est une fortune pour ses enfants». Et nous reprenons nos rituels problèmes de surface de trapèze, de volume de sphère, de robinets qui vident des vases communicants, de trains qui roulent l'un vers l'autre...

Alors le jeudi, on rêve au cinéma⁷, devant des films de vraie guerre On admire de terribles batailles de cow-boys et d'Indiens avec beaucoup d'actions, de galopades, de charges, de poursuites, de coups de feu, de salves de canons. On se passionne pour de véritables histoires de cape et d'épée avec des duels, des chevauchées, des bagarres, des victoires⁸.

Notre vie familiale se poursuit, car mon père est «affecté spécial» aux Chantiers Navals, Ces ouvriers, mobilisés sur place, fabriquent nuit et jour pour la Défense Nationale : bateaux, canons, munitions, avions, chars. Mais finie la semaine des deux dimanches, ils travaillent soixante-dix heures par semaine, avec un salaire qui ne progresse plus. Alors que la vie augmente toujours. Ça nous vaut pourtant quelques réflexions désagréables de certaines envieuses épouses de mobilisés.

Levé très tôt, mon père avale son café au lait et file à vélo chichement éclairé d'une lampe à carbure bleuie. L'imper n'est guère connu, par tous les temps il fonce en veston, pantalon serré aux chevilles, son casse-croûte dans sa musette en bandoulière, ses cheveux bruns rejetés sous la casquette.

⁵ Cartable.

⁶Rue Jean-Jaurès.

⁷Jeanne d'Arc..

⁸*Le Tigre du Bengale, La Charge de la Brigade Légère, Le Sergent X, Le Vicomte de Bragelone.*

Abandonnant tout son travail à la maison, ma mère cavale faire des ménages chez la grainetière, la pharmacienne et les bourgeoises du quartier, Pour tenir le coup, abatte deux journées dans une, elle marche au café, ça l'électrise et le boulot ça barde ! Vive, efficace, chiffons et balais volent dans ses mains. Et gare à la poussière, elle la traque dans tous les coins. Et elle frotte les parquets, cire les meubles, brique les cuivres.

Elle a sa dignité de femme de ménage. Elle est très fière d'être appréciée pour son honnêteté, la propreté laissée derrière elle. Qu'elle serait vexée d'être renvoyée pour son travail, alors qu'elle trouve normal de rendre son tablier pour une question d'horaire ou de salaire. Toujours courant, ma mère prépare dare-dare son dîner puis attaque le boulot chez elle pendant que nous faisons la vaisselle.

Si nous sommes privés de beaucoup de choses, au moins mangeons-nous à notre faim. Ma mère a glané dans ses places «de bonne en maison bourgeoise» l'art de mijoter de bons petits plats. Seulement, nous ne connaissons en viande que les bas morceaux: les ragoûts de collet de mouton, les pot-au-feu de plat de côtes, les têtes et fraises de veau, les tripes. En charcuterie, nous en restons au boudin, lard salé, pieds de porc, saucisson à l'ail. Les frites se font à la graisse de bœuf et au gras du pot-au-feu.

Nos parents louent à Nantes, au deuxième étage d'une vieille maison⁹ de la place Viarmes, un petit logement ensoleillé d'une pièce-cuisine. L'eau, les w.-c. sont dans la cour. Autant l'extérieur fait miteux, autant les appartements sont propres et bien entretenus. Le nôtre s'est rempli de vieilleries achetées d'occasion ou aux patronnes de ma mère. Ainsi la chambre s'est équipée d'une penderie vermoulue, d'une table-bureau, d'une bibliothèque branlante, d'une immense armoire. Cette pièce aux carreaux siccatifés, où l'on ne circule qu'avec des patins, est l'orgueil de ma mère qui astique ses meubles à les user et où nous ne jouons pas.

Nous couchons dans la cuisine, à deux dans un grand lit métallique fatigué. Le gaz et la cuisinière viennent «des puces». En treize ans de travail, mes parents n'ont acheté de neuf qu'un service à vaisselle, leur lit et un buffet, et encore à crédit. Quand il n'y a plus de sous à la maison, nous faisons le mort, quand l'encaisseur vient récupérer ses mensualités. Il comprend et n'insiste pas.

Très adroit de ses mains, mon père répare tout à la maison. Il a transformé de grandes caisses en placards à bouteilles, à casseroles, à chaussures. Pendant ses derniers congés d'été, il a installé l'électricité. Avec notre bec de gaz dans la cuisine et surtout la lampe à pétrole dans la chambre, on était loin d'y voir comme en plein jour. On y faisait bien nos devoirs, lisait le journal, mais 'les coins restaient dans l'ombre. Ainsi finis les manchons claqués, les verres enfumés, mais les notes sont lourdes malgré les ampoules de 25 et 40 watts.

Nous voyons peu nos parents accaparés par leur travail. Les jeudis où nous ne sommes pas à la garderie ou au «patro» des curés, nous jouons au ping-pong, au billard, au baby-foot, discrètement surveillés par les cafetiers craignant pour leur matériel. Mais la ville est triste, les bistrotts ont perdu leur clientèle, les rues sont noires, finies les brillantes vitrines, les fenêtres illuminées, les joyeuses enseignes.

⁹Abattue en 1985.

TOMMIES ET SOLDATS EN JUPES

Puis heureusement, après les troupes coloniales -Tirailleurs sénégalais, Tabors marocains, Goumiers algériens, Spahis, Zouaves, Annamites, Légionnaires -, les Tommies débarquent à leur tour en masse. Ils vivent dans de nombreux camps de toile, puis dans leurs grandes baraques demi-rondes en tôles camouflées.

Ils se déplacent beaucoup en colonnes, chantant: «It's a long way to Tipperary»... ou bien la chanson du jour en anglais «Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried». Ils s'entraînent, marchent au pas, manient leurs fusils différents des nôtres. Leurs casques baptisés «plats à barbe», leurs curieux sacs en toile rigide, leurs petites guêtres, leurs brodequins à bouts renforcés, leurs ponchos, leurs larges galons blancs, nous intriguent.

Nous nous amusons des sentinelles qui relèvent la garde, claquent des talons comme de vrais automates. Nous rigolons de leurs soldates épaissies par leur uniforme de gros drap qu'on accuse d'être là pour le plaisir des officiers. Nous apprécions beaucoup les Écossais en jupes, longues moustaches et jambes poilues, qui parquent derrière leurs cornemuses.

Pour tout ce corps expéditionnaire, des bateaux débarquent d'énormes quantités de matériel. Dans nos rues étroites, faiblement éclairées, leurs chauffeurs éméchés sur leurs grosses motos, leurs puissants véhicules qui s'obstinent à rouler à gauche, provoquent de graves accidents. Seule la rumeur publique les commente, car les journaux n'en parlent qu'en deux lignes,,.

Nos carrefours fleurissent de gerbes de panneaux indicateurs en anglais : Royal régiment de ceci, Royal de cela, unité Machin, compagnie Unetelle... Le soir, des nuées de Tommies envahissent nos rues, cinémas et cafés. Nous baignons dans l'anglais parlé, chanté. Il flotte autour d'eux une odeur de tabac blond. Dans nos bistrotts, ils réclament de la bière, du lait, du thé. Un comble pour nos cafetiers habitués à servir aux troufions du «gros rouge». Ils préparent pourtant aux Englishs leur infusion «à la française». Une tisane imbuvable pour gonzesses» affirment les courageux qui osent goûter au «Tea

Certains n'apprécient pas que nos hommes se morfondent au front dans le froid, quand les Tommies embusqués à l'arrière, avec une solde trois fois plus élevée, courtisent les femmes et filles de nos soldats. C'est vrai que nos flegmatiques Alliés ont du succès, des dames esseulées découvrent ainsi le charme britannique.., et le reste. C'est l'«entente cordiale»... en pratique.

Vite dénichées par les British, les filles du port qui participent activement à l'effort de guerre voient leur réputation s'améliorer ! Elles ont soulagé l'ardeur républicaine des pioupious français et maintenant le moral des sujets de Sa Majesté George VI .La demandeest telle qu'ils font la queue devant leurs portes, qu'elles travaillent à la chaîne, battent des records, empilent des Livres.

Dans la rue, nous sortons aux Englishs des phrases apprises par cœur:

- Good evening sir, give me a cigarette please
- Do you have a souvenir, a penny ?

Ça marche souvent. Nous leur chinons aussi les insignes en laiton astiqué de leurs régiments qu'ils s'agrafent aux épaules et que nous collectionnons. Tels les Royal Corps Army Ordnance, les R.A.S.C., les R.A.O.C. Notre rêve, c'est d'obtenir le chouette emblème accroché à leur calot avec la couronne et la devise «Honni soit qui mal y pense». Parait que s'ils la donnent, ils vont au cachot.

Ils viennent si nombreux le jeudi aux douches municipales¹⁰ qu'en attendant notre tour, nous les utilisons comme prof d'anglais. Ceux qui les fréquentent assidûment progressent beaucoup. Ils nous copient des listes de mots. Nous lisons dans leurs manuels de conversations très utilisés des phrases qui les amusent énormément:

- Vous allez être opéré.
- Je désire acheter un piano

Ils nous répondent avec un horrible accent anglais qui nous tord de rire:

- Allez voir un gynécologue
- Je vous fais une prise de sang !

Avec la T.S.F. que mon père s'est acheté pour mieux suivre les événements, il écoute le traître de «Radio-Stuttgart» clamer:

«Français ! Vous tirez les marrons du feu pour les Anglais qui se battent avec vos poitrines !»

Malgré les brouillages, il est si fier de capter la voix de «Radio Moscou» ! Il suit quotidiennement les opérations. Il découpe toutes les cartes publiées. Mais pour ne pas décourager le pays, presse et radios ne donnent que des nouvelles optimistes et partielles. Les photos sont toujours celles de biffins gais et confiants au moral invincible qui gardent les frontières et les casemates de la ligne Maginot. On nous parle beaucoup de notre magnifique flotte qui aux côtés des Anglais assure les liaisons avec nos colonies malgré les attaques des sous-marins ennemis.

On nous rabâche que dans tous les domaines, tous les plans établis se déroulent sans improvisation. Mais en fait, dans les mesures de Défense Passive qui s'appliqueraient avec efficacité., c'est la douce pagaille !

Les Russes ne chôment pas. La Pologne à peine digérée, ils grignotent la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie. Puis, fin novembre, ils veulent avaler un morceau de Finlande. Les coriaces Finnois résistent. Nos journaux décrivent admirativement ces David défiants des Goliath, ces héroïques et vaillants skieurs camouflés de blanc qui, sur les neiges et les glaces, tiennent en échec l'«Ours Rouge», qui dans les forêts profondes par des moins quarante degrés anéantissent des masses de Soviétiques.

Constamment reviennent les communiqués de leurs batailles: sur la ligne Manerheim, l'Isthme de Carélie, les glaces du lac Ladoga. On voit des photos de soldats «rouges» morts de froid, de nombreux prisonniers démoralisés. On insiste sur leur absence d'entraînement, de combativité, sur l'énorme quantité d'armes abandonnées.

Mais en mars 1940, les Russes attaquent sur toute la frontière.

Les quatre millions de Finnois, après de très lourdes pertes humaines, déposent les armes et accordent aux Russes des rectifications de frontières dont le dégagement de Leningrad.

Le Parti Communiste est en sommeil, mais les militants défendent leurs positions et l'Union Soviétique. Même si leurs publications «anti-nationales» les conduisent en Correctionnelle. Ainsi, des ouvriers qui distribuaient des tracts défaitistes à l'usine des Batignolles sont arrêtés.

Car une gigantesque machine supplante partout l'administration civile: l'autorité militaire qui commande la vie de 38 millions de Français. Elle placarde des Avis du général commandant la Place de Nantes, du général commandant la Région Militaire, du général en chef des Armées de Terre, du général commandant les Armées de Terre, de l'Air et de Mer.

Ainsi, les hommes ne sont plus que des fétus de paille, inexorablement entraînés, enrégimentés, armés, envoyés à l'attaque. Tous les ordres les concernant sont pris par quelques minis-

¹⁰Rue Noire.

tres, généraux et officiers. Chacun ne peut qu'obéir à leurs directives et perd le contrôle de sa vie.

RIEN A SIGNALER SUR L'ENSEMBLE DU FRONT

De très inquiétantes nouvelles nous parviennent sur l'embrigadement des Jeunesses Hitlériennes. Il paraît que, dans de nombreux camps, toute une génération est fanatisée, mise en condition physique et morale, par de nombreuses marches au pas cadencé; que sac au dos derrière leurs étendards, ils viennent à pied de toutes les régions d'Allemagne, se rassembler et communier dans de grands pèlerinages; qu'ils portent des uniformes bardés d'insignes; que toutes leurs activités sont scandées par des chants, de la musique militaire; que ces adolescents, dont les plus jeunes ont dix ans, s'entraînent à la guerre, au maniement des armes, aux exercices de tir, au parcours du combattant présenté comme épreuve sportive. On leur rabâche tellement qu'ils sont de race aryenne, la plus civilisée, la plus héroïque, qu'ils croient mordicus être les futurs maîtres du monde.

C'est extraordinaire comment 9 millions de jeunes Allemands ont été enrôlés par les Hitlériens. Comment en sept ans, toute une jeunesse s'est mise à marcher, d'un seul pas, avec une seule idée en tête: le nazisme, un seul cri aux lèvres: «Heil Hitler!». On dit qu'ils ont ça dans le sang, qu'ils ont besoin de défilés, d'uniformes, de discipline, d'embrigadement...

Nous, depuis notre plus tendre enfance, baignons dans cette vieille haine traditionnelle du Boche. Quelques très anciens nous content encore leur guerre de 1870, avec l'invasion des Prussiens, la capitulation de Sedan, le Siège et la Commune de Paris, les figures de Napoléon III, Thiers, Gambetta, Bazaine. Longuement, nos maîtres, émus, nous commentent «La Dernière Classe» d'Alphonse Daudet, dans un village d'Alsace-Lorraine annexé par les Prussiens. Mais ce dont nous sommes profondément imprégnés, c'est de la Grande Guerre de 14-18 et de la victoire des Poilus.

On compte six millions d'anciens combattants. Nos maîtres comme tous les hommes au-dessus de quarante ans ont vécu cet enfer. Vingt-deux ans après, leur ressentiment contre les Boches, nos ennemis héréditaires, revient chaque jour, dans leurs leçons et conversations. Ils nous racontent l'allégresse des pioupious de 14 qui montent au front en criant «A Berlin!», la victoire de la Marne suivie de la terrible guerre des tranchées: leurs quatre années dans ces boyaux noyés de boue, leurs interminables nuits de veille dans l'hiver glacial de l'Est, leurs longues journées en première ligne sous les bombardements permanents, leurs chairs exposées aux déluges de mitrailles acérées, avec les enterrés vivants, les traumatisés, les amnésiques.

Constamment, les Poilus nous rappellent l'horrible angoisse des charges à la baïonnette, des attaques sous les barrages d'artillerie, des milliers de morts pour conquérir un monticule, des combats corps à corps, des patrouilles entre les lignes. Mais c'est de l'enfer de Verdun qu'ils parlent avec le plus d'émotion.

«Moi, j'étais au Mort-Homme en 16!»

«Moi, à la Côte 304 en 17!»

Quotidiennement, ils risquaient leur peau, non pas une minute comme dans un accident, mais en permanence, pendant des années, où ils ont vu décimer leurs régiments, disparaître leurs camarades, où ils ont vécu tout le temps parmi des cadavres, où tuer le maximum de Boches était leur métier de tous les jours avec, en plus, l'horreur des gaz asphyxiants, des fusillés «pour l'exemple», du cafard, du pourquoi tout ça!

Ils évoquent pourtant de bons moments, la camaraderie des tranchées, la solidarité de l'escouade. Et que d'interminables histoires de premiers jus, cabots, serpattes, aspis, juteux, pitaines, colons nous subissons! Aux treize cent mille morts s'ajoutent les deux millions huit cent mille blessés que nous croisons chaque jour: mutilés, amputés, leurs mains remplacées par des crochets d'acier, leurs jambes par des guibolles de bois. Et les Gueules Cassées aux visa-

ges déformés par d'horribles cicatrices, et les aveugles, et les gazés qui ne font pas de vieux os.

Nous vivons à la maison aussi dans cette ambiance revancharde. Ma mère chante souvent des couplets appris à l'école sur les méfaits des Uhlans¹¹ en Alsace-Lorraine en 1914 et même en 1870 !

Depuis des mois, le pays est installé dans «la drôle de guerre», sans champ de bataille, avec 10 millions d'hommes enterrés face à face dans les lignes Siegfried et Maginot éternellement calmes. Les communiqués du Grand Quartier Général des Armées Françaises sont d'un vide !

-Petits coups de main, mais rien à signaler sur l'ensemble du front !

-Activités de patrouilles, accrochages limités en divers points !

-Nuit calme dans le secteur d'Alsace-Lorraine !

Cette guerre sans guerre est une victoire, nous dit-on. Il n'y a pas de morts ni de sang français répandu ! Mais l'hiver très rigoureux dans l'Est a fait chuter la température à moins vingt degrés. Des ouvriers s'organisent où des dames tricotent vigoureusement: chandails, chaussettes, passe-montagnes pour nos mobilisés veillant dans les tranchées et fortins. Mais attendre jours et nuits l'arme au pied, jouer aux petits soldats, loin de leurs familles et de leurs activités, taper des belotes, fabriquer des bagues comme en 14 ne leur suffit pas. Cette oisiveté prolongée sape leur moral.

Alors pour distraire nos soldats, on organise des tournées aux Armées, de chanteurs, de théâtres et cinémas. On collecte pour eux des livres, des disques et surtout des ballons. Car ils se défoulent beaucoup au foot, à quelques kilomètres des Frisés. Des anciens de 14 rigolent:

-Regardez ces combattants qui tuent leur temps à se battre autour d'une balle. Ils organiseront bientôt des batailles internationales avec les Boches d'en face... au ballon, avec Hitler et Daladier aux tribunes et Mussolini arbitre !

Nos cinq millions d'hommes cantonnés aux frontières n'empêchent pas l'arrière de vivre et s'amuser: cinémas, cabarets, théâtres, concerts fonctionnent. «Amar» présente son cirque, la coupe de France de foot se dispute, les bateaux excursionnent sur l'Erdre, les sardines du Croisic se vendent dans les rues, rixes à coups de couteau, noyades de pêcheurs, accidents de circulation, vols divers se répètent chaque jour.

Les soldats anglais, les Écossais en jupes, les officiers avec leurs sticks, font maintenant partie de notre paysage. Pour tromper leur ennui, ils louent des instruments de musique, des T.S.F., ils apprécient nos vins, nos alcools et... nos femmes !

ON A ÉTÉ TRAHI

Soudain, début avril, la Wehrmacht¹² envahit le Danemark puis la Norvège. Pour défendre les Scandinaves et le fer suédois, des troupes franco-anglaises débarquent à Narvik où nos chasseurs alpins remportent de grands succès, dit-on !

Puis le 10 mai 1940, «un gigantesque coup de tonnerre embrase notre front». Les Hitlériens lancent leur grande offensive où et quand ils l'ont prévue, à travers la Belgique et la Hollande. «De Namur à Sedan fait rage la plus formidable bataille que l'Histoire mondiale ait jamais connue», dit le journal !

«Méthodiquement» s'organise le repli des civils du Nord. Des trains pleins à craquer de réfugiés des Ardennes se succèdent de plus en plus nombreux en gare de Nantes. Des automobi-

¹¹Lanciers allemands.

¹² L'armée allemande.

les belges et hollandaises surchargées et surmontées de matelas arrivent dans la région, ayant essuyé bombardements et mitraillages.

Mais face aux optimistes communiqués du Grand Quartier Général, les réfugiés colportent de très mauvaises nouvelles, nos troupes auraient beaucoup reculé. Après cinq jours de lutte, l'armée hollandaise dépose les armes¹³. Le roi des Belges, que nous sommes montés défendre, capitule avec ses soldats¹⁴. On annonce de violents combats autour d'Amiens, Arras, Saint-Quentin. Alors, puisqu'on ne se bat pas seul, les Allemands y sont donc aussi !

Puis on apprend que le corps expéditionnaire français a réembarqué à Narvik, que trahies par les Belges, les troupes franco-anglaises du Nord auraient été encerclées à Dunkerque d'où 200 000 Britanniques et 130 000 Français seraient évacués par mer¹⁵. Il paraît que c'est une grande victoire, malgré que tout leur matériel ait été abandonné, qu'il n'y ait plus d'armée du Nord et que Dunkerque et Lille soient occupées... après trois semaines de combat !

En classe, nous poursuivons sereinement nos leçons de morale, problèmes de calcul et dictées quotidiennes: le 17 mai, c'est de Lamartine, «Le tailleur de pierres»; le 18 mai, «Les nids» de Chateaubriand; le 20, «Le retour des oiseaux» d'André Theuriet; le 22 mai, au «Dernier de la classe» de Ferdinand Buisson. Le 24 mai, c'est une rédaction pour tous les scolaires de France : «Pourquoi faut-il souscrire aux bons d'armement»¹⁶.

Nous devons construire des abris dans nos jardins; de mauvais Français qui tiennent des propos défaitistes sont arrêtés; les anciens combattants fêtent Jeanne d'Arc; mais l'évolution catastrophique de la situation inquiète énormément les adultes. Très alarmés, ils sentent que ça va bien mal. Ils attendent des nouvelles qui n'arrivent pas. Ils passent des heures pendus autour de radios qui ne disent rien. Ils s'arrachent des journaux qu'ils décortiquent sans succès. Les communiqués du G.Q.G.¹⁷ sont si vagues qu'ils cachent sûrement la vérité.

Alors on questionne les troupes aussi paumés que nous, on interroge en vain les agents de police, on demande à notre maître. On interpelle les réfugiés qui fuient vers le sud, mêlés aux premières charrettes belges qui ont déjà parcouru 900 kilomètres. Mais personne, pas même le préfet non plus peut-être ne sait. Dans cette incertitude totale, Radio-Bobard se déchaîne, quand officiellement, les Allemands sont toujours au Nord, la rumeur publique les signale fonçant vers Troyes et menaçant Paris. Quelques jours plus tard, on apprend qu'effectivement, Dieppe, Rouen, Reims sont tombées, qu'on se bat autour de la capitale et que le Gouvernement s'éclipse à Bordeaux !

Certains espèrent que les Parisiens vont réinventer la Commune ! Mais la capitale, déclarée ville ouverte, est investie¹⁸. D'autres escomptent le miracle de la Marne... Hélas ! Les anciens combattants sont atterrés. Quand de leur temps, les Boches avançaient de cinq kilomètres, c'était énorme, aujourd'hui ils progressent de 100 kilomètres par jour ! Leur avance est si prodigieuse qu'il n'y a plus de front continu. Ils fonceraient vers Chartres, le Plateau de Langres ! On a l'impression que ça va plus mal encore, que plus rien n'arrête l'irrésistible charge des blindés allemands.

¹³Le 14 mai 1940.

¹⁴Le 28 mai 1940.

¹⁵Le 1er juin 1940.

¹⁶Le 25 mai, «Le gâteau des rois de Séverine»; le 27, «Les deux plaideurs de Guyau», et le 31 mai, «Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même»

¹⁷Grand Quartier Général.

¹⁸ Le 13 juin 1940.

Comment sont-ils rendus si loin, en si peu de temps, avec si peu de résistance ? Comment notre invincible armée française, la plus forte du monde, renforcée des unités de notre si vaste empire, aidée de contingents anglais, belges, hollandais s'est-elle effondrée en un mois comme un vulgaire château de cartes ? Et nos cinq millions de mobilisés, nos milliers de chars et avions, et tous nos officiers d'active, nos stratèges d'état-major, où sont-ils ?

Les Anglais de notre région abandonnent la lutte qu'ils n'ont jamais entreprise. Leur embarquement est dramatique. Comme à Dunkerque des avions ennemis attaquent leurs navires. Le «Lancastria» coule au large de Saint-Nazaire avec des milliers de Tommies.

Dans leur «sauve qui peut général», les Anglais ont bien brûlé des voitures, camions, munitions, matériels; ils ont bien distribué aux civils: cigarettes, cirés, conserves. Mais ils abandonnent derrière eux de si énormes trésors, que des malins accourent de tout le voisinage piocher dans cette mine: couvertures, essence, motos, casseroles, tentes, T.S.F., tables, etc.

Mais, hélas ! Au nom des principes, des gardes bien de chez nous interdisent cette récupération ! Au lieu de le distribuer aux Français, ils préfèrent livrer intact ce colossal butin aux Allemands qui arrivent J'attrape tout de même une chaise, quelques outils, une musette, de vieux brodequins.

Dans la traversée de Nantes, c'est maintenant l'épouvantable exode. Toute la France du Nord et de l'Est fout le camp sur les routes de la France de l'Ouest et du Sud. Des colonnes de dizaines de milliers de réfugiés fuient vers Poitiers avec, au milieu du flot, des soldats désarmés, des bribes d'unités en déroute. Un sergent en vélo, probablement instituteur, à son élocution, s'arrête pour raconter ses tribulations devant un large cercle, attentif et consterné:

«A pied, nous sommes montés le 10 mai en Belgique Nos officiers nous ont soulés d'ordres et contrordres, de marches et contremarches où nous nous sommes épuisés en dizaines de kilomètres inutiles. Dans leur percée à Sedan, les Allemands ont engouffré des centaines de chars, des milliers de véhicules motorisés, et foncé vers la Manche prendre toutes nos troupes du Nord à revers et les encercler à Dunkerque !

«Débordés par la foudroyante progression nazie, des centaines de milliers de soldats ont été paralysés par le raz de marée humain des millions de réfugiés, hollandais, belges, français qui ont envahi les trains, bloqué les routes, verrouillé les axes de communications, Les Stukas mitraillaient en piqué le flot des civils paniqués, bombardaient les colonnes de soldats affolés et accentuaient la débâcle. Les plus folles rumeurs circulaient, des régiments erraient sans savoir où étaient les Allemands mais croyaient voir partout leurs parachutistes et espions.

«Avec ici et là des unités qui se faisaient tuer sur place pour retarder l'ennemi, sauver l'honneur, j'ai vu des chars immobilisés faute d'essence, des canons sans obus, des mitrailleuses sans servants, et des officiers qui lâchaient leurs hommes, et des soldats qui jetaient leurs armes et des morts qu'on n'enterrait plus. J'ai aussi vu des préfectures sans fonctionnaire, des villages sans maire, des villes sans boulanger, des églises sans curé, des malades sans médecin. Lorsque toute ma compagnie exténuée s'est rendue à deux motocyclistes boches sans avoir combattu ni tiré un seul coup de fusil, moi j'ai filé,.

Après avoir conté trois fois son histoire, le sergent-cyclo est reparti vers le Sad. Quand nos troupes sont partout en pleine débandade, quand les Boches foncent vers Orléans, Dijon, Besançon, nous continuons imperturbablement notre travail scolaire.

Le samedi 8 juin, nous calculons les intérêts de bons d'armement placés à 2,5 % l'an, puis le maître nous dicte l'«Âne heureux» de George Sand. Le 10, encore une dictée d'Olivier Bachelin, «Soirée d'été» le 11 juin, nouvelle dictée «Un forgeron» d'Émile Zola; le 12, «Vieille mosquée marocaine». Le 14 juin, quand les Allemands sont dans Paris, quand l'État-Major ne réagit plus, nous calculons le poids d'une pyramide creusée d'une demi-sphère. Dans cette panique générale, mon frère passe avec succès son Certificat d'Études Primaires. Mais c'est fini, quand

nous sommes à genoux, l'Italie nous déclare la guerre ! Quel affreux coup de poignard dans le dos ! Nous sommes renvoyés dans nos foyers. Sombrement, le maître nous fait encore écrire et analyser :

«Enfants, aimez votre Patrie qui lutte pour la Justice et la Fraternité. Pensez à ceux qui combattent et meurent pour que vous viviez libres !»

Pendus à la T.S.F., nous apprenons la démission de Reynaud, son remplacement par Pétain. Si ça ne crache pas le feu, avec un maréchal au Gouvernement, un général à la Guerre, un amiral à la Marine !... L'angoisse augmente encore quand nous apprenons que les nazis ont pris Caen, Chartres, Nevers, Le Creusot, Besançon, qu'ils approchent d'Angers, qu'ils arrivent ! Rassemblés au coin des rues, dans les cafés, nous discutons les plus folles suppositions :

«Va-t-on poursuivre la guerre en Algérie, dans nos colonies, dans le réduit breton ?... Les ponts sur la Loire sauteront-ils ? Déclarera-t-on Nantes ville ouverte ? Ou se battra-t-on dans nos rues ? Faut-il partir, mais où ? Si nous restons, à quelle sauce les Fritz nous mangeront-ils ?»

On reparle beaucoup de ces atrocités prussiennes dont nous sommes tous gavés. De ces féroces Teutons qui pillent les maisons, violent les femmes, assassinent les enfants, achèvent les vieillards, incendient les villages et ne laissent derrière eux que ruines, cendres et deuils !

Soudain, coup de théâtre ! Le Maréchal Pétain demande à l'«adversaire»¹⁹ :

«S'il est prêt à rechercher, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.» Il nous annonce: «Je fais à la France le don de ma personne... C'est le coeur brisé que je vous dis, il faut cesser le combat... Toutes les cités de plus de vingt mille habitants sont déclarées villes ouvertes !»

Les Boches foncent toujours, ils prennent Angers et sont à nos portes. Ils entrent en ville, ils sont là ! Dans un impressionnant silence apparaissent leurs premiers éclaireurs en side-car, puis des voitures-radio. Et devant les Nantais figés, atterrés, c'est l'interminable défilé des colonnes motorisées ennemies. Camouflé de feuillages, dans un formidable fracas de chenilles, le flot verdâtre coule intarissable, beaucoup 'de blindés, de canons auto-tractés, du matériel en bon état, décoré de noires croix gammées.

Pas d'unités à pied, mais des camions et camionnettes bourrés de soldats assis, bottés, casqués, le fusil entre les jambes, baïonnette et masque à gaz au ceinturon. Guidés par des motocyclistes, leurs véhicules se rangent le long des trottoirs, ils s'installent dans nos casernes et bâtiments militaires, les ex-camps anglais, les grands hôtels et belles propriétés réquisitionnés.

Les anciens combattants de Verdun qui ont tant lutté, tant sacrifié, sont médusés. Ils serrent les dents, les poings. De leur temps, ils se faisaient hacher sur place, mais les Fritz ne passaient pas ! Ils ne comprennent pas que les Boches soient ici, en six semaines, à 800 kilomètres, presque sans combattre. Qu'ils entrent dans Nantes sans tirer un seul coup de feu. Que nos ponts n'ont pas sauté, qu'ils vont se ruer sur Poitiers. Une seule réponse est sur toutes les lèvres «On a été trahi !». Par qui ? Les réponses diffèrent !

¹⁹ Le 16 juin 1940.